

Avant-propos

Par **Véronique Dasen**, Professeure associée d'archéologie classique à l'Université de Fribourg (Suisse)

La médecine à Rome : quoi de neuf docteur ? Cette question impertinente a servi de fil rouge à l'exposition sur le même thème qui s'est tenue au musée romain de Nyon en 2010, et dont une nouvelle version, revue et augmentée, s'ouvre au musée gallo-romain de Lyon en octobre 2011. Elle nous rappelle combien les découvertes archéologiques se sont multipliées ces dernières années. Leur apport à l'histoire de la médecine antique est considérable. Grâce à elles, nous pouvons aujourd'hui mieux appréhender le savoir des Anciens, comme l'extraordinaire maison du chirurgien de la Piazza Ferrari de Rimini qui a livré l'*instrumentarium* le plus complet à ce jour d'un praticien du 3^e siècle après J.-C., présenté ici par Jacopo Ortalli, son découvreur, et Ralph Jackson qui en étudie le matériel. Moins prestigieuses, mais tout aussi remarquables, des tombes attestent de l'existence de spécialistes, comme les oculistes (Jacques Santrot, François Wiblé), de femmes médecins, comme la praticienne de Heidelberg (Ernst Künztl), tandis que le mobilier d'une tombe de Stanway, ainsi que celle de Nîmes pourrait appartenir à un guérisseur, alliant magie et pratiques médicales (Ralph Jackson, Yves Manniez). Les acteurs de la pratique médicale sont nombreux dès l'époque hellénistique (Bettina Tsigarida), en Egypte (Valérie Martini, Pascal Bader), aux côtés des soldats (Zsidi Paula et Pascal Bader) et des gladiateurs (Fabian Kanz).

Le développement de nouvelles technologies permet aussi de renouveler nos savoirs : Marino Maggetti offre une mise au point attendue sur la toxicité bien réelle de la céramique plombifère, contrairement aux tuyaux de plomb, longtemps accusés à tort d'être responsables du saturnisme et de la décadence de l'empire romain (Lucinne Rossier). Grâce à la découverte d'une épave, on sait aussi maintenant que les pilules pouvaient contenir des légumes - oignon, chou, poireau... (Alain Touwaide).

Que peut apporter la médecine antique à notre 21^e siècle ? Au-delà de son exotisme, lié à sa manière d'expliquer le fonctionnement du corps par les humeurs - sang, phlegme, bile jaune et bile noire - dont le déséquilibre est responsable de toutes sortes d'affections - fièvre, abcès, tumeur - cette médecine n'est pas si ancienne qu'elle y paraît, pour au moins deux raisons : d'une part parce que les principes de la médecine hippocratique, posés en Grèce au 5^e s. av. J.-C., appartiennent à la longue durée : ils vont dominer la pensée occidentale jusqu'au 18^e siècle au moins. D'autre part,



on revient aujourd'hui à certains de ses principes, comme le souci de conserver une bonne santé grâce à une alimentation équilibrée, à des remèdes tirés des plantes et des fruits. Il y a aussi, plus largement, la volonté de retrouver un corps pensé comme un tout et le désir de bénéficier d'une médecine individualisée. Pour le médecin antique, la question ne se pose pas : il soigne

toujours des individus, soigneusement replacés dans leur environnement, dans leur histoire personnelle, avec une philosophie du rapport médecin-patient qui possède aussi son actualité. Le Romain attendait de son médecin qu'il soit un *medicus amicus* et développe une relation personnelle qui était le gage de l'efficacité de son traitement, à une époque bien sûr où les consultations n'étaient pas minutées par les assurances...

Ce numéro spécial nous emmène sur les traces archéologiques de l'activité d'hommes et de femmes qui ont œuvré de leur mieux pour soulager des souffrances, tenter de sauver des vies, à la fois très conscients des limites de leur art, placé sous le patronage des dieux, à une époque sans anesthésie, sans asepsie, sans antibiotique, mais avec une volonté et une inventivité extraordinaires dont témoignent la variété et le niveau technique parfois élevé des instruments conservés.

Ce dossier spécial n'aurait pas vu le jour sans l'intérêt de Bruno Bioul, rédacteur en chef, qui nous a permis de réaliser ce bilan inédit. Cette entreprise s'inscrit dans le développement de l'enseignement et des recherches sur l'histoire du corps et de la médecine au séminaire d'archéologie classique de l'Université de Fribourg. Un corps humain qui n'a pas beaucoup changé depuis l'Antiquité, et dont les petits et les grands malheurs nous relient aux Anciens, même si les traitements et la façon de le penser se sont transformés.

L'apport des étudiants et doctorants du séminaire d'archéologie témoigne de cet essor : Pascal Bader, Sandra Jaeggi, Lucinne Rossier et Valérie Martini qui a mis à disposition ses compétences graphistes. De nombreux chercheurs, suisses et étrangers, se sont joints à l'équipe pour apporter des contributions originales. Aux spécialistes cités plus haut s'ajoutent Christiane Kramar et Charlotte Roberts sur les maladies des Anciens, ainsi qu'Olivier de Cazanove sur le rôle des divinités guérisseuses. Tous nos remerciements vont aux musées et collections privées qui nous ont fourni des photographies, notamment le musée gallo-romain de Lyon qui a livré les photographies des objets présentés dans l'exposition.